de plume en plume

52

rue du Louvre

Raymond Luob

Personnages principaux

Albert Bouvalot, commissaire de police
Mireille Boucrémier, capitaine de police
Véronique Murge, sous-brigadière de police
André Valmont, chef d'équipe à La Poste
Bastien Toibien, guichetier à La Poste

Prologue

J'ai écrit ce texte en 2004. Depuis, je l'ai remanié, mais pas réactualisé.
*Les faits et gestes des différents protagonistes sont fictifs. En revanche, le bureau de Poste de la rue du Louvre, au 52 (d'où le titre) est bien réel, lui. À l'époque (2004), le bureau était ouvert 23 heures sur 24. Parmi les guichetiers de nuit, certains pourraient se reconnaître, car tous, **sans exception**, ont peu ou prou, connu les situations décrites aux guichets. Les insultes et les menaces y étaient,*

comme l'euro, monnaie courante. Tout le reste, bien entendu, relève de l'imaginaire.
Quoique...! Dans un chapitre, j'évoque deux clochards que j'ai bien connus. Ceux-là, je ne les ai pas imaginés. J'ai juste changé leurs noms et prénoms.
Ils ont laissé dans mon souvenir une trace indélébile.
Je dédie ces quelques pages à la mémoire des ces deux êtres pittoresques qui s'engueulaient souvent en public, mais qui sont restés unis jusqu'à ce que la mort les sépare. Selon la formule consacrée ! (Ils sont morts à un mois d'intervalle.)
Je termine sur une note moins triste en ayant une pensée pour tous mes collègues du Louvre (la poste, bien sûr) que j'ai plus ou moins perdus de vue, mais qui restent présents dans mon souvenir.
Mon bon souvenir !

1 Le motard tue tôt

Vendredi 30 avril 2004 23 h 42.
Après une journée pluvieuse, Paris subit une nuit frisquette, peu propice à la flânerie. Pourtant, des grappes de touristes, des bourgeois en goguette, ou des jeunes venus s'éclater, déambulent au hasard des rues chaudes de la capitale.
Le jour de la fête du travail, le travailleur se repose.
À quand une fête des loisirs où les oisifs se mettront au boulot ?
« Premier Mai, mon cul, oui ! » soliloque Mirabelle Denuyts qui, en connaissance de cause, évoque son outil de travail.
Les jours fériés – comble de paradoxe – la belle de nuit ne chôme pas, bien au contraire. Au bout de la rue Fontaine, à proximité de la place Blanche, la tapineuse attend en battant d'une semelle

monotone le pavé parisien. En fait, l'attente constitue la plus large partie de son turbin, l'essentiel étant consacré à des messieurs avides d'évacuer leur trop-plein de tendresse ou d'énergie.
Les gens « bien comme il faut » appellent cela le plus vieux métier du monde.
Bientôt cinq heures du mat.
Nonobstant ses cogitations, Mirabelle arpente le bitume à pas comptés, ses voisines – comme elle, d'ailleurs – abhorrant toute intrusion, même involontaire, dans leur zone de tapin. Le long des trottoirs, chaque maillon de ces chaînes d'arpenteuses défend farouchement son périmètre.
Depuis une demi-heure environ, la procession des jules bat son plein. Messieurs les hommes, débordant de prévenance et d'altruisme, soulagent ces dames des quelques biftons qui encombrent bêtement leurs porte-monnaie.
Place Blanche, les premiers vendeurs de muguet ont installé leurs tréteaux ; un camion poubelle remonte lentement la rue Fontaine. Il est cinq heures passé de quelques minutes. Paris s'éveille, comme le chantait Jacques Dutronc en 1967. Mirabelle s'apprête à remballer.
René, le joyeux boueux, la salue, comme chaque fois que sa collecte de détritus passe par cette rue.
Une moto de forte cylindrée arrive au ralenti, dépasse le camion-benne et s'immobilise à la hauteur de la fille.

- Mademoiselle Denuyts ?

Interloquée, Mirabelle tourne la tête en direction du motard et lui

répond par l'affirmative. Machinalement.
Posément, l'inconnu brandit un revolver au calibre impressionnant et tire par trois fois sur la malheureuse jeune femme qui, sans comprendre ce qui lui arrive, s'écroule et meurt. Sans un cri.
Son forfait accompli, l'assassin s'arrache rapidement de la rue, mais sans précipitation. Il oblique à droite puis disparaît. Pas un spectateur n'a eu le temps de réagir tant la scène fut surréaliste ; les consœurs de l'infortunée prosti...tuée, non plus. L'officier de police judiciaire, dépêché sur les lieux du drame, obtint de chaque fille une version différente. L'une avait clairement vu une moto verte ; pour une autre, elle était bleue ; une troisième avait cru discerner une dominante noire. L'engin arrivait à toute allure à gauche, il arrivait lentement à droite, il était arrêté en plein milieu de la chaussée. En insistant un peu, il aurait pu rouler sur une roue, sur le trottoir de gauche ou de droite. L'arme utilisée, quant à elle, allait du simple pistolet au bazooka, en passant par le fusil à pompe et la mitrailleuse.
Le policier dut se rendre à l'évidence : chaque témoin ayant pourtant vu la même scène, l'avait interprétée différemment. L'un d'eux, un client potentiel, crut assister par hasard à une scène de film, révéla-t-il lors du procès du tueur. Il avait même trouvé l'actrice peu crédible dans son rôle de victime.

2 Un sou ? Non , le Sou !

Mardi 4 mai 9 h 18.
Voici la blague la plus récente méconnue de tous les flics français :
« Connais-tu la meilleure ?
- Non !

- C’est la PIR ! »
J’explique : cet acronyme désigne la Police d’Intervention Réfléchie. Pour vous situer l’importance de cette branche policière, sa directrice, Caroline Moissac a rang de préfet de Police. L’implantation rue des Orfraies, au 22, ne doit rien au hasard. Les trois bâtiments en forme de U, malgré leur masse imposante, décevraient d’éventuels curieux. Pour deux raisons. Primo, cette voie ne figure sur aucun des plans de Paris ; secundo, une palissade haute de 3 mètres 23 en interdit la vision. De plus, une caméra en filtre l’accès.
Au-delà du portique, le visiteur (contre son gré, la plupart du temps) longe un gazon parsemé de massifs floraux à la française, jalousement entretenu par notre jardinier qui, outre ses arrosoirs, remplit de temps à autre ses devoirs de flic. Le bâtiment central abrite le Service Occulte Unifié (le SOU) dirigé par le célèbre (dans son entourage) commissaire Albert Bouvalot dont, par une modestie qui m’honore, je tairai les immenses mérites et les qualités intrinsèques connus de sa famille, de ses amis, de quelques collègues, du facteur, de son voisin de palier et de sa petite amie.
Le rez-de-chaussée est réservé aux agents en uniforme, à l’accueil, aux dépôts de plaintes, récriminations diverses et aussi à de vastes lieux de recueillement plus communément appelés cellules.
Ça grouille, ça s’agite, ça hurle. Ça pue le tabac, la transpiration douteuse, les pieds négligés, les parfums bon marché, les relents de piquettes, les pets foireux et autres odeurs suspectes. En résumé, ça sent la misère citadine des paumés de tous bords et de tous sexes.
Au premier étage l’ambiance est nettement moins agitée, quoique tout aussi laborieuse. S’y trouvent les bureaux des officiers de police, celui de mon adjoint et, au fond du couloir : le mien !

Naturellement, et comme il se doit au sein de toute société hiérarchisée, je bénéficie du local le plus vaste, meublé par mes soins. Une légère odeur de vanille, répandue par une jeune femme de goût, embaume l'endroit. Cette personne, qui connaît bien les miens, ne laisse à quiconque le privilège de bichonner mon espace professionnel. L'espace privé non plus, d'ailleurs ! En effet, Maris-Louise Lamine, secrétaire particulière de la directrice de la PIR, me consacre une partie de son existence. De mon côté...! Passons ! Mes amourettes n'intéressent que mes conquêtes féminines. Surtout la dernière en date ! Éventuellement, mon psy si j'en avais un, mais ce n'est – Dieu merci – pas le cas !

Donc, mon bureau ! Dès ma prise de fonction, j'ai trouvé naturel de réunir chaque matin mes plus proches collaborateurs afin de commenter et d'orienter les enquêtes en cours. L'actualité, en particulier les faits divers, trouve également une place de choix dans notre chronique quotidienne. Nous sommes en train d'évoquer un assassinat sordide, survenu voici quatre jours – le 30 avril – dans une des rues chaudes de la capitale. Un motard qui a dessoudé une radasse au coin de la rue Fontaine. Vu le lieu, l'heure et les antagonistes, le règlement de compte (selon une formule éculée) parait plus que probable.
Notre tour d'horizon prend fin avec ce fait divers. Je congédie mon maigre auditoire. Ce matin, compte tenu des enquêtes en cours, seuls deux de mes coéquipiers ont participé – pour le principe – à notre réunion matinale. Juste avant qu'ils ne prennent congé, survient la capitaine Mireille Boucrémier. En retard, comme d'habitude ! Cette situation me rappelle une boutade célèbre de Georges Courteline, brocardant les fonctionnaires : « Ceux qui arrivent en retard croisent

ceux qui partent en avance. » Cela dit, son aspect semble plaider en sa faveur : le cheveu en bataille et la mine défaite.

- Alors, Mémère ! Pépère a retrouvé ses ardeurs de quinqua ?
- Primo, ma vie privée ne te regarde pas.
- Et secundo ?
- Je t’interdis de traiter mon époux de "pépère" !

Après cette mise au point maintes fois réitérée, elle salue nos deux partants et s’installe tranquillement en face de moi. Je la connais ma Mimi : chaque fois qu’elle pose son séant céans, j’ai droit à une tranche de vie extravagante.

- Vas-y, Mimi ! Déballe ta camelote ! Raconte tes malheurs à tonton Albert.

Plusieurs bla-bla-bla plus tard, Mireille termine son discours.

- … et crois-moi, c'était il y a plus de deux mois, mais je ne suis pas prête d'oublier l'ahuri qui m'a fait un doigt d'honneur après m'avoir bousculée. Tu me connais, j'ai une excellente

mémoire.

- Comme toutes les femmes !
- Ça veut dire ?
- Ce que je viens de dire ! Vous n'oubliez jamais rien ! Surtout pas les affronts !

3 Le gâché de la poste (Flash back)

Retour à la journée du jeudi 5 février 20 h 39.

- Mireille !
- Oui mon chéri ?
- As-tu pensé à poster le courrier ?
- Nom de sort ! J’ai complètement oublié ! Tant pis, je le posterai demain.
- Mais t’es pas croyable ! Ce matin, tu es partie avec la serviette de table sur l’épaule et la petite cuillère dans ton sac à main. Et les clés... dans le bol !
- Tu sais bien que j’ai du mal à émerger le matin.
- Ne détourne pas la conversation ! Cette lettre doit impérativement porter le cachet d’aujourd’hui. Dernier délai !
- Mais...
- Oui ?

- Tous les bureaux de poste sont fermés jusqu’à lundi.
- Tous, sauf un !
- Lequel ?
- Celui de la rue du Louvre !

Mireille Boucrémier, née Cagroux mariée depuis plus de trente ans, pratique son compagnon au diapason. Tenter de lui résister équivaudrait à vouloir enseigner l’algèbre à un bourricot ou, plus improbable, inculquer le civisme et l’humilité à certaines "vedettes" du show-biz à tête de citrouille. Comprenez : le volume et son contenu ! Les exemples, hélas, ne manquent pas.
Madame Boucrémier renfile sa veste, puis se saisit du pli en maugréant. Quiconque ne connaît pas le couple, pourrait penser que Jacques Boucrémier, son mari, est un mufle doublé d'un macho – ce qui est loin d'être incompatible. En réalité, Jacques, officier de renseignement, est tombé dans un guet-apens, lors de sa dernière mission. Il a survécu à ses blessures ; mais les séquelles sont importantes. Pour l'instant, il se déplace en fauteuil roulant.
Mais, je le connais, le bougre ! Il s'en remettra ! J'en suis d'autant plus persuadé que j'ai besoin de lui pour la prochaine aventure.

Depuis de nombreuses années, Mireille a décidé de détester les transports en commun et leurs lots subtils de transpirations, de pets

sournois, d'haleines putrides, de renvois refoulés et, cerise sur le crado, de mendigots hargneux, rigolos ou pathétiques. Elle va donc, au volant de sa Dauphine Gordini modèle 1966, devoir affronter la rue du faubourg Saint Antoine qui la mènera au redoutable rond-point de la Bastille. Un samedi soir ! Après avoir bravé le flot saccadé de la rue de Rivoli, elle aboutira, peut-être sans encombre, à la rue du Louvre. Un parcours du combattant comporte moins d'obstacles.
Entamer une vaine discussion ne ferait que différer l'inexorable conclusion : poster cette fichue bafouille dont l'importance lui échappe.
Accueillie, ou plutôt "cueillie" par son époux dès son arrivée, elle n'a pas eu le temps de troquer ses ribouis contre la paire de mules immuablement glissée sous le portemanteau planté à l'entrée du couloir.
Un bisou furtif sur un coin de joue et la vaillante épouse rejoint la torpeur mouvementée de la capitale.
Après une multitude de coups de frein, de gueule, d'avertisseurs et d'appels de phares ; malgré d'innombrables zigzags, queues de poisson, slaloms et jurons, elle parvient indemne à destination. Saint Christophe, sollicité par Sainte Geneviève (patronne des flics), lui accorde un miracle : une place de stationnement à la hauteur du numéro 52 !
Futé comme je vous sais, vous aurez deviné que ce nombre correspond à l'adresse du bureau de poste. Surtout si vous avez lu le prologue ! Au passage elle admire les deux superbes horloges du dix-neuvième siècle qui surplombent un péristyle majestueux.

À l'entrée du sas, Charles-Henri Duroy, clochard barbu, tend une

casquette régulièrement nettoyée à l’eau de pluie, en guise de sébile.

- Une petite pièce, m’dame !

Son attitude et sa mise vestimentaire reflètent un dénuement dignement supporté, à l’inverse du misérabilisme affecté de vieux mendigots pouilleux.
En revanche, son compagnon d’infortune, qu’un destin facétieux a placé sur son chemin, hurle et vocifère, insultant tantôt les employés, tantôt d’autres cloches ayant eu l’audace de croiser sa route par inadvertance. René Maiché, poivrot patenté, essaie bruyamment de rallier à sa cause les usagers qui patientent parfois une demi-heure dans des files d’attente sans cesse renouvelées.
Les cinq guichetiers, habitués aux situations houleuses, aux cas sociaux ainsi qu’à une certaine faune nocturne, s’amusent des beuglements du braillard. Entre un retrait d’argent et une lettre recommandée, pas de temps mort ! Pas question de discuter politique ou de raconter la dernière blague en vogue. Lors d’affluences prolongées, les "nuiteux" pratiquent "l’abattage", selon leur propre expression.

S’extrayant de la foule, un escogriffe à la démarche chaloupée, remonte sans vergogne une file d'attente. Bousculant au passage une mamie, le malappris lui brandit un doigt d’honneur.
Parvenu au guichet, et passant outre des murmures de réprobation, il s’adresse au guichetier qui, tête baissée, nez dans le labeur, rappelle (avec un brin d’imagination) un coureur cycliste gravissant un col.

- S’il vous plaît, m’sieur, c’est juste pour un renseignement ! dit-il en poussant de côté l'usager dont s'occupe Toibien.

Bastien Toibien connaît ce genre d’individus. Neuf fois sur dix, ils se présentent en vain. Certains ont perdu leurs papiers d’identité, d’autres leur carte de retrait, parfois les deux. Néanmoins, ils espèrent obtenir une somme d’argent sur présentation de vagues papelards, chiffonnés pour la plupart. Leurs tronches, en cas de refus, fileraient des angoisses à Frankenstein ! Mais pas à Toibien !
N’obtenant aucune réponse de l’agent, le fâcheux réitère sa requête d’un ton déjà moins amène.

- Eh, oh ! Tu m’écoutes ? Est-ce que vous pouvez me payer avec ça ?

Même ainsi apostrophé, l’employé de la poste remet tranquillement une poignée de biftons à l’usager "normal". Puis, comme on se débarrasse d’une corvée, il jette un coup d’œil sur "ça". Une feuille aussi agitée que celui qui la brandit !

- Désolé monsieur, on ne paie pas sans présentation d'une pièce d’identité.

- Ça va pas non ? J’viens d’vach’ment loin et tu vas m’filer la tune, enfoiré ! Et pis d’abord, c’est où marqué ?

- Sur le panneau, au-dessus de votre tête !

- Quel panneau ?

Le gugusse, que les études n’ont jamais surmené, daigne jeter un coup d'œil.
Yves Ayalé hésite sur l’attitude à tenir. Ne comprenant rien de ce qu'il lit, il mise sur le côté humain du fonctionnaire.
Un utopiste !

- Allez m’sieur, soyez sympa ! Un bon geste, quoi !

- Je regrette, cela m’est impossible.

- Mais c’est mon pognon quoi, merde !

- Je ne vais pas me répéter une troisième fois. Au revoir ! Maintenant, laissez-moi servir les autres clients, s’il vous plaît !

Apparemment, ce refus n'a pas l'heur de plaire au perturbateur. Parvenu aux rives de la vulgarité, Ayalé les franchit grossièrement.

- P... de ta race ! File-moi mon blé, c...ard, avant que je

m’énerve !

Le postier, pourtant soumis à rude épreuve, demeure calme et courtois.

- Vous avez trouvé le ton juste, monsieur. Veuillez me passer le document.

Cette fois de nombreuses personnes, patientant, pour certaines, depuis une vingtaine de minutes, grondent leur mécontentement. L’excité, passé devant eux, se dandine d’aise, pensant avoir maté le fonctionnaire. Il balance négligemment les documents sollicités, affichant un sourire narquois d’ahuri satisfait.
Le guichetier apaise la foule d’un signe de la main.

- Ce ne sera pas long, messieurs-dames ! Je reviens de suite !

De fait, il reparaît cinquante-deux secondes plus tard – environ – et, s’adressant à l’individu sûr de son fait :

- Je vous le confirme : aucune solution à votre problème !

- Comment qu’y m’cause lui ? Ça veut dire quoi, ton charabia

?

- Il signifie : repassez lundi, dans la journée ! Voici votre papier. Au revoir !

- Où t’es allé avec ? Enc...! Si tu m’donnes pas mon fric, j’t’attends à la sortie et

1

j’t’éclate ta tronche de fils de p...! Pé...!
Un poète !

- Vous allez devoir patienter jusqu’à sept heures, demain matin.

- Sors dehors, si t’as des c...!

- Maintenant ça suffit ! Vous n’êtes pas seul ! D’autres personnes attendent. Un conseil ! J’ai photocopié le document sur lequel figurent vos coordonnées ; si donc vous persistez dans vos insultes et vos menaces, je porte plainte. Vu ?

- Enfoiré ! T’as pas l’droit ! Va me chercher ton chef !

Par parenthèses, il est piquant d’entendre ce genre d’individus évoquer le droit, alors qu'eux-mêmes le piétinent sauvagement. En résumé, tout leur est dû. La réciprocité reste à enseigner.

- Très bonne idée ! Présentez-vous au guichet des réclamations, le numéro 5. Il sera enchanté de vous recevoir !
- C’est où ?
- Au numéro 5 !

Bastien s’assure de la présence du dirigeant, puis lui indique brièvement le cas à traiter. Ensuite, serein, il reprend son labeur. Venu de l’habitude, le souffle de l’indifférence a chassé le trublion de son esprit.

La policière, qui a suivi les scènes d’un œil et d’une oreille amusés, poireaute sereinement dans la file d’attente.
Devant elle, blotti au sein de bras maternels, un bébé babille, lui sourit et semble vouloir l’inviter à jouer. À 50 ans et des poussières, Mireille Boucrémier se purifie l’esprit à observer l’être chétif.
Encore trois clients et son tour viendra.
« ... un renseignement ! » Un échalas mal fagoté s’est faufilé en tête d'une autre file. Encore empreinte de la précédente altercation, elle ne prête qu’une attention distraite à celle qui débute. Néanmoins – métier oblige – elle "photographie" également ce deuxième excité

qui injurie copieusement et menace la postière. Cette dernière invite le grossier personnage à se rendre itou, au fameux guichet 5 où se règlent les litiges. L'indésirable s'y dirige, bousculant au passage quelques usagers des autres files.
Parvenue en tête du peloton, Boucremier confie sa missive aux mains expertes du postier qui appose aussitôt le "cachet qui fait foi".

- Vous en avez souvent des agités comme celui-là ?
- Quasiment tous les soirs !
- Et vous parvenez toujours à conserver votre calme ?
- En dix ans j'ai craqué deux fois. Et encore, au tout début !
- Eh bien, bravo ! Au revoir et bon courage !
- Merci ! Au suivant !

4 Trois p'tits « *pan* »

Mercredi 19 mai 2004 00 h 21.
Cinq jeunes, âgés d'environ 14 à 18 ans, discutent bruyamment, surmontant en décibels, la dernière agression sonore d'un hurleur de Rap. À minuit passé, les rares riverains de l'allée Jeman-Fisqual, dans le vingt-et-unième arrondissement n'osent plus manifester leur

ras-le-bol tant ils craignent les représailles. Trois chiens, du genre Pitbull ou Rothweiler, batifolent autour des ados.
Habituellement, les paumés réfugient leur misère et leurs seringues à l'abri d'un immeuble inhabité, promis à la démolition. La chaleur moite, les murs moisis les incitent à profiter de la relative fraîcheur de la nuit. Ils emmerdent les bourges, leur petit confort, leur conformisme, leur fric et, par dessus tout, leur quiétude.
Ces rebuts d'une société qu'ils rejettent en bloc, n'envisagent leur avenir qu'à très brève échéance. Demain, ils devront galérer pour trouver leurs doses quotidiennes d'extase.
Karim, le plus âgé et le plus costaud des cinq, exerce sur ces coreligionnaires une autorité naturelle et indiscutée.

- Didier ! Demain, j'ai besoin de ton aide. Toi aussi, Yves !
- Pour quoi faire ?
- Vous verrez bien ! Tâchez de pas vous défoncer avant ! Vous devrez avoir l'œil à peu près clair. Compris ?
- Compte sur nous !
- Ça vaudra mieux pour vous !

Le ton, plus que la menace aussi peu voilée qu'une danseuse du Crazy Hors, incite les deux camés à une prudente réserve vis à vis du meneur de la bande.

La rue mal éclairée, la cacophonie ambiante et leur discussion ne permettent pas au groupe de prêter une attention pourtant méritée à l’engin qui roule doucement dans leur direction.
Bien entendu, ils l’ont retapissé depuis son arrivée au carrefour tout proche. Une moto de ce calibre – moteur à injection binaire surélevée, 150 chevaux vaporisés répartis en quinze cylindres cubiques à pistons élasto-synallagmatiques, dix rapports de vitesse, dont deux pour les marches arrière et deux pour les côtés, soupapes à percussion multicolore surexposée, freins à tambour-major à l'avant, à disque 78 tours à l'arrière et accélérateur électro-magnéto-dynamométrique – ne passe pas inaperçue.
Parvenu à cinq mètres environ du quintette de brutes mineures, l’énigmatique motard immobilise son bolide, le maintenant au ralenti. Le clan, affectant l’indifférence, continue de bavarder, méprisant de manière ostentatoire "l’étranger".

- Yves Ayalé ?
- Oui ?
- Bonne fête !

Je mets au défi quiconque, hélé par une voix dominant un vacarme, de ne pas tourner son regard en direction de l’interpellateur. L’apostrophé n’échappe ni à la règle, ni aux trois balles de revolver qui le foudroient.
Désireux de ne pas contrecarrer la détermination implacable de son

assassin, Ayalé décide de mourir séance tenante.
Le tueur, aussi furtif qu'anonyme, redémarre sans remercier sa victime et sans précipitation. Le premier coin de rue l'accueille dans sa pénombre propitiatoire.
Incrédules, les copains du supplicié ont suivi la scène en spectateurs impuissants. Les trois lueurs blanches, accompagnées du triple claquement sec, leur semblent issues des mauvais feuilletons américains ou japonais que nos chaînes télévisuelles diffusent inconsidérément.
Quant à noter le numéro de la plaque minéralogique – au demeurant fausse –, seul un flic aguerri en aurait eu le réflexe.
Dépêchée sur les lieux du drame, la lieutenante Isabelle Dorado note les noms du macchabée et ceux des témoins, l'heure du crime et les circonstances.

- Aperçûtes-vous le visage de l'agresseur ? s'enquiert l'officière de police.

Le passé, même simple, ne franchit pas la barrière occipitale des cerveaux juvéniles, vierges de toute culture.

- Vous avez vu la chetron du keum ?

- Non, m'dame, affirment-ils en chœur, il avait gardé son casque intégral.

Pour la description du meurtrier, elle a le bonjour d'Alfred !
Des indices aussi "béton" qu'une promesse électorale ne prédisposent pas à l'optimisme.
« Plus qu'à attendre les gens du labo et de l'identité judiciaire ! La routine, quoi ! M'étonnerait qu'on retrouve le type qu'a fait ça !» fatalise-t-elle en aparté.
Règlement de compte.
Affaire classée !

1 Pour comprendre la situation, je vous précise, qu'à l'époque, les guichets et la salle du public étaient séparés par des vitres à l'épreuve des balles.

5 Une tronche mémorable

Jeudi 20 mai 2004 9 h 32.
Mireille Boucrémier ligote son quotidien favori dont je ne citerai pas le nom afin d'éviter toute publicité gratuite à *France-Soir* et aussi pour ne pas déplaire à mon *Figaro*, *Parisien* de cœur, qui en ferait tout un *Monde*.
Le local boucrémiesque ressemble à une étude d'avoué du dix-neuvième siècle. Hormis l'antique poêle à charbon, remplacé par le chauffage central, le reste de la pièce sent la vieille paperasse poussiéreuse. Eparpillée autour de la corbeille à papier, une pelletée de feuilles chiffonnées garnit une carpette qui, jadis, connut son heure de gloire lorsque Clémenceau en fit don au patron des Brigades du Tigre.
Son bureau disparaît sous un amas de dossiers, notes de service, notes personnelles, notes de frais, nota bene, notes repères (qui êtes aux cieux), brouillons, vieux papiers, plus tout un fouillis d'articles de bureau. Les tiroirs sont à l'unisson de la partie supérieure, qui regorgent d'objets hétéroclites.
Pourtant, en dépit de cet apparent capharnaüm, l'Ancienne connaît l'emplacement exact du moindre document et du bidule le plus anodin.
Désordre d'autant plus surprenant, lorsque l'on connaît, comme c'est mon cas, l'intérieur de la famille Boucrémier. Exactement le contraire du bureau ! Il faut dire que Jacques, depuis son "accident" du travail, s'occupe efficacement du ménage et du rangement.

- Mais, que le ciel me patafiole ! Je connais cette tronche, murmure la Boucrem.

À la page "faits divers", fer de lance de ce baveux populaire, elle examine le portrait d'un homme tué la veille en pleine nuit. Elle est certaine d'avoir reluqué la bobine de ce gars-là.
La capitaine possède un don peu commun : la mémoire ! (Je sais, je l'ai déjà dit ! Mais certains lecteurs ont une mémoire de poisson rouge, d'autres ont sauté le passage, et d'autres encore reprennent la lecture 15 jours plus tard.)
Mais, attention, un vrai don ! Réellement hors du commun ! (Ça, je ne l'avais pas précisé !)
Pour vous situer le niveau du phénomène, elle est capable de réciter un bouquin de Marcel Proust après l'avoir lu une seule fois.
Ainsi, lorsqu'elle range un objet dans un recoin de l'antre qui lui sert de bureau, son cerveau, véritable ordinateur, enregistre les coordonnées de la chose : forme, couleur, motif et date du classement.
Dix ans plus tard, elle te vous retrouve les caractéristiques et l'emplacement exact du bidule.
Là, dix secondes lui suffisent pour se remémorer les circonstances et l'endroit où son chemin croisa celui du mort.
Au bout d'un certain laps de temps, d'autant plus court qu'il est bref, elle saisit le combiné archaïque du bigophone. Une antique vieillerie désuète en ébonite noire, munie d'un cadran mobile.
Vous souvenez-vous, Marilou, ces trucs circulaires ? Il vous fallait introduire un doigt dans des orifices ... correspondants à un chiffre. Qu'alliez-vous imaginer, coquine ? Vous deviez tourner chacun

d’eux de gauche à droite. Arrivé au butoir, vous relâchiez le cadran, et ainsi de suite jusqu’à former un numéro.
Bon, d’accord ! À l’époque, il n’y avait que deux ou trois chiffres à composer, voire un seul lorsque le concours d’une opératrice s’avérait nécessaire.
Mamy Boucrem a refusé obstinément de se dessaisir de l’appareil séculaire. Pourtant, l’administration, en un élan irréfléchi de folle générosité, lui a octroyé un superbe téléphone sans fil, avec répondeur, fax, télécopie, mémoire multiple, et tout un tas de zimbrecs aussi indispensables qu’une lotion anti-moustiques en Laponie septentrionale.
Mémère n’a jamais daigné compulser le mode d’emploi du gadget. Une fois de plus, elle utilise le bigo suranné, surmené et patiné par les années afin de contacter le commissariat central du 18° arrondissement, lieu du drame.

La capitaine passe outre les habituelles banalités du genre :
« Allô ?
- Ici commissariat du Truc, brigadier Bidule, j’écoute !
- Salut, c’est Machin !
- Ah, salut ! Comment ça va ? ». Etc.
S'en suit un léger quiproquo.
Extrait !

- Qui s’occupe de l’affaire Ayalé ?

- Mais, madame, ici c’est la police!

- Je le sais bien !
- Alors, vous êtes Belge!
- Dites donc ! Jeune fille, nous ne sommes pas le premier avril que je sache. Je suis la capitaine Boucrémier.
- Ben alors ! Pourquoi que vous me demandez qui que c'est qui s'occupe de la ferraille ?
- Halte ! On arrête et on reprend tout depuis le début ! Pourquoi pensez-vous qu'un belge veuille acquérir du fer ?
- Vous m'avez dit, textuel : "qui s'occupe de la ferraille, allez ?"
- L'affaire ... Yves ... Ayalé !
- Ah ! Ben fallait l'dire ! C'est la lieutenante Isabelle Dorado.
- Passez-la moi !

Et encore ! Je vous ai épargné les soupirs désabusés d'une Boucrémière "qui en a vu d'autres", se plaît-elle à souligner.
Dorado, submergée de drames sociaux engendrés – un comble – par des asociaux, est trop heureuse de refiler l'homicide à sa consœur après, il va de soi, accord puis assentiment des autorités compétentes. (Cette précision est destinée aux puristes avides de vraisemblance. Je

les prie, d'ailleurs, de bien vouloir quitter ces lignes. Merci !)
Mireille, transigeant avec la modernité, s'est fait faxer le dossier relatant le meurtre. La minceur du rapport filerait des complexes à un portemanteau (mannequin féminin dans la haute couture) anorexique.

Tiens ! Une réflexion : d'aucuns évoquent la haute couture, d'autre la couture. Existe-t-il une basse couture ? Voyez la cour : vous avez la haute cour chargée de juger les plus hauts indignitaires de l'état, la cour qui s'occupe des criminels et la basse-cour réservée à la volaille. Jadis, si d'un côté, la cour des seigneurs rutilait de la sueur du peuple, de l'autre, la cour des miracles y abritait ses saigneurs. Depuis des millions d'années, les fleuves et les rivières suivent leurs cours sinueux. Les monnaies attendirent les temps modernes pour suivre d'autres cours encore plus tortueux. De nos jours, alors que certains sportifs s'expriment sur des courts ; d'autres spécimens humains massacrent des cerfs au cours d'immondes chasses à courre. À ces courtauds sanguinaires, je préfère – et de loin – les courtisanes court vêtues du Cours de Vincennes.
Siouplaît ? Je commence à vous courir sur la bedaine ?
O K ! Coupons court... et reprenons !

Pas le moindre indice ne permet d'orienter l'enquête dans telle ou telle direction. Des témoins directs, incapables de fournir la plus petite description, même approximative du tueur et de son engin, tant l'action fut brutale et soudaine.
Aux dires de ses parents, la victime menait une vie normale, à peine ponctuée de-ci, de-là par deux ou trois interpellations policières intempestives. « La preuve que les keufs se plantent, c'est qu'ils le

relâchaient à tous les coups », affirme, convaincu, son jeune frère.
Boucrémier s'imprègne des déclarations de la famille et des amis d'Ayalé.
« ... à chaque fois pour pas grand-chose, m'dame ! »
Pas grand-chose !
L'énumération de ces broutilles, ou peccadilles, situe le personnage et la bande interlope qu'il fréquentait. Revente de drogue, magasins pillés, voitures incendiées, voies de fait, rébellion à la force publique, etc.

Une affirmation du guichetier vient titiller son flair poulardin. « J'ai photocopié votre document ». Pourquoi cette phrase, au demeurant anodine, lui revient-elle en mémoire ? Va savoir, Edouard !
Elle note les points positifs.
Un : l'assassin est de sexe masculin. Les copains du cher défunt, pour une fois coopératifs, sont catégoriques. La voix ne laisse aucune place au doute.
Deux : l'erreur sur la personne est à exclure, le tireur ayant interpellé sa cible par son nom.
Et enfin, d'après les jeunes, (Tiens ! et moi qui vilipendais ceux qui emploient ce terme généraliste.) témoins du drame, le règlement de compte paraît envisageable. De fait, la mort d'un seul homme accrédite cette hypothèse.
Mais, nom d'une pipe, qui avait intérêt à supprimer l'obscur, l'insignifiant, le modeste délinquant que fut Ayalé ?

6 Des douilles à trois balles

Mardi 2 juin 2004 15 h 10.

Mireille quitte son bureau pour se rendre pedibus jambis, ou jambus (peu importe, c'est du latin de cuisine) dans une partie du bâtiment réservée aux scientifiques de la PIR : le laboratoire d'analyses scientifiques. Son créateur et directeur, le professeur Robert Badabuche reçoit personnellement sa consœur. D'ordinaire, un de ses adjoints se charge de renseigner l'officier de police venu lui demander un quelconque renseignement. Présentement, pour des questions d'ordre personnel, c'est lui qui accueille Mireille. Lorsqu'ils fréquentaient les bancs de la fac de Droit, ils eurent ce qu'à l'époque on nommait un flirt. Un mauvais jour (pour Robert), il présenta sa petite amie à Jacques, son copain d'enfance. Et là, badaboum, le coup de foudre ! Bonjour Jacquot, adieu Bob ! Quelques années plus tard, au hasard des mutations, ils se retrouvèrent à la PIR. (Ce que c'est que le hasard, tout de même !) Oubliée, la rancœur ! Ils redevinrent amis.
(Snif ! Excusez-moi, je sèche une larmichette ! Ce que c'est que d'être sensible ! On n'a pas idée, hein ?)

- Ma chère Mireille, depuis quatre mois, c’est le sixième meurtre perpétré par un motard.
- Je sais ! L'arme ?
- Toujours la même !
- Je le subodorais !

- D’ailleurs, les marques sur les balles et les douilles sont toutes identiques.
- Nous avons donc affaire à un seul agresseur.
- Aucun doute à ce sujet !
- Je m'en doutais !
- Si tu sais tout, que viens-tu...?
- Chercher une confirmation !
- Tu sais que tous les témoins oculaires en donnent la même description.
- Oui !
- Tu sais que chaque fois reparaît l’engin de forte cylindrée, le casque intégral et la voix particulière du motard.
- Oui !
- De plus, les six tués le furent de trois balles en plein cœur.
- Oui ! D'autres points communs ?
- Hormis celui-ci, aucun !

- En résumé : je suis venue pour pas grand-chose !
- Tu as deux confirmations ! La première : il s'agit d'un seul meurtrier !
- La deuxième ?
- Tu es toujours la bienvenue !
- Tu parles d'un scoop ! Tu ne décrocheras jamais, toi !
- Que veux-tu ? L'espoir fait vivre !
- Tu fêteras tes 120 ans !
- D'ici là, puis-je t'offrir un café ?

Mireille, solidement calée au dossier de son fauteuil Directoire (je parle de l'époque et non du style), potasse l'étude des vies et mœurs des disparus. Contrairement aux commentaires de son collègue, elle leur trouve au moins un point commun : le milieu social !
Les six – cinq érémistes et une prostituée – ignoraient l'existence de la Jet-Set, et vice-versa. Quant à leurs patronymes, ils démontrent l'absence de préjugés raciaux du tueur. Ahmed Boulhad, Mahamadou N'Gala, Pierre Duval, Igor Dniepoftroporostropovitch, Yves Ayalé, tous chômeurs et Mirabelle Denuyts, la prostituée.
Hormis l'hôtesse écologique, tous vivotaient chichement. Les deux

premiers tentaient de fuir la précarité en se shootant à l'héroïne ; le troisième – Dniep etc. – noyait son dénuement dans l'alcool. Des cinq, seul Ayalé semblait propre (clean en français). En revanche, tous et à divers titres, possédaient un casier judiciaire allant des violences verbales aux attaques à main armée.
Six parcours chaotiques d'individus inconnus les uns des autres ! L'un résidait à Paris, les autres dans des banlieues diverses. Ils ont tous croisé le chemin d'un maniaque motorisé qui, à un moment donné, décida de leur sort funeste.
Qui et pourquoi ?

7 Le Louvre livre ses larves

Vendredi 4 juin 20 h 33.
L'entourage des précédentes victimes ayant subi les interrogatoires de ses collègues, Boucrémier décide de s'intéresser au dernier des moribonds.

- J'ai rendez-vous avec monsieur Galurin.

- Un instant ! Je vais le chercher. Veuillez vous rendre au guichet 5, s'il vous plaît !

La policière zélée, obtempère et se retrouve face à un rideau bleu obturant la vision de l'usager.
Mettez-vous à sa place ! On vous prie poliment de vous rendre à un guichet. Et crac ! Il est fermé.
Étrange, non ?
Bizarrerie rapidement dissipée dès le lever de rideau ! Une tronche de postier inquisiteur apparaît.

- Oui ? Vous désirez ?

- Monsieur Galurin ?

- Non ! Je m'appelle Valmont, responsable de ce service. C'est à quel sujet ?

- Capitaine Boucrémier ! se présente la policière en exhibant sa carte professionnelle. À mon tour de vous poser une question !

- Faites !

- Combien d’obstacles doit-on franchir avant de parvenir à votre chef suprême ?

Rapidement mis au courant, André Valmont indique à la capitaine le parcours à effectuer pour pénétrer dans les coulisses des guichets.
Une visite guidée, émaillée d’éclats de voix provenant de la salle du public, permet à l'officière de police de s’imprégner de la face cachée du bureau mythique de la rue du Louvre.
Marcel Galurin, les présentations accomplies, se déclare surpris de la démarche policière.

- Je ne vois pas en quoi l’un ou l’une de mes collègues pourrait être impliqué dans cette affaire de meurtres, s’indigne-t-il.

- Routine ! laconise-t-elle.

- Oui... ! Mais encore ?

- Un dénommé Yves Ayalé s’est présenté à l’un de vos guichets l’avant-veille de son trépas.

- Et alors ?

- Il n’est pas passé inaperçu.

- Oh, ça ! C’est le lot quasi-quotidien des *Constants*.

- Des "Constants" ?

- J’oubliais ! Vous êtes profane en la matière. C’est le nom attribué au service que j’ai l’honneur de diriger. Mis à part une fermeture technique et journalière d’environ une heure, nous fonctionnons sans interruption, sept jours sur sept.

- Même les dimanches ?

- Et les jours fériés !

- Pourquoi cette appellation ?

- On peut supposer que cela vient du fait que nous assurons la jonction entre les équipes de jour.

- On peut supposer ?

- C’est l’explication la plus plausible.

- Vous n’en êtes pas sûr ?
- Le service a été créé en 1973, sur les instances du maire de Paris.
- Jacques Chirac, donc ?
- Lui-même ! Permettez-moi, au passage, de saluer la vivacité de votre mémoire.
- Aucun mérite ! Ma fille s’est mariée à l’Hôtel de Ville et, ce jour-là, le premier magistrat officiait en personne.
- Non ?
- Si !
- Incroyable !

Votre attention, SVP !
D’ordinaire, lorsqu’un auteur rapporte un fait authentique, il le signale par un renvoi en bas de page. Désireux (pour une fois) de me dissocier de ces apostilles ringardes, je renseigne le lecteur directement et dans le texte. Donc, cher vous, j'affirme solennellement que Boucrémier, personnage issu de mon imagination n’a jamais pu croiser la fabuleuse destinée de notre Chichi national.
Qu’on se le dise !

- Madame, puis-je vous demander l'objet de votre visite ?
- Je vous l’ai dit, je...
- Madame Boucrémier, à ma connaissance, aucun officier de police ne se déplace sans but précis. Le hasard ne doit rien à votre présence parmi nous. Je me trompe ?
- Oui ! ... et non ! Il faut un point de départ à une enquête.
- Et vous pensez que...
- Je ne pense rien. Pour l’instant, je furète, je fouine, je hume l’atmosphère des lieux.
- Mais enfin ! Qui ou que cherchez-vous ?
- Le dénominateur commun à tous ces crimes !
- Sérieusement..., vous espérez le trouver ici ?
- J’envisage cette probabilité.
- Quels faits vous permettent de...?
- Aucun ! Je vous le concède. Juste des détails, des sensations, des impressions

et le fait d’avoir croisé le chemin d’une des victimes, ici !

- Qu’attendez-vous de moi ?
- Faciliter le contact avec votre personnel et, tout d’abord, répondre à deux ou trois questions.
- Je vous écoute.
- Quelqu’un parmi les Permanents…
- *Constants* !
- Où avais-je la tête ? Est-ce que l’un ou plusieurs d’entre eux possède une moto ?
- Attendez voir ! ... trois, je crois ! ... oui, c’est ça, trois !
- J’aimerais les interroger.
- Vous tombez mal. Deux sont de repos, seule, la troisième est présente.
- Une femme ?
- Pourquoi ? C’est défendu ?
- Du tout ! Seulement, je recherche un homme.

- Manque de chance !

- Partie remise ! Si nécessaire, je les convoquerai. D'ici là, je vous prierais de me communiquer leurs emplois du temps depuis quatre mois.

- Vous les aurez dès demain.

- Merci ! Autre chose : est-il possible de savoir si l'une des cinq autres victimes est venue effectuer une quelconque opération chez vous ?

- Vous me demandez là un véritable travail de fourmi.

- Mon équipe pourrait vous épauler si vous le désirez. J'ai enfin une dernière requête à formuler. J'ai remarqué que l'employé, du guichet devant lequel je patientais, avait photocopié les papiers d'Yves Ayalé.

- Pratique peu usitée, mais parfois utile !

- La raison ?

- La dissuasion ! Nous prévenons l'individu qu'en cas de récidive ou de menaces réitérées de représailles, nous transmettrons les photocopies à la police.

- Et ça marche ?

- Imparable !
- Donc, vous en gardez une trace !
- Dans un registre ! Désirez-vous le consulter ?
- J’allais vous en prier.
- Suivez-moi !

Boucrémier pénètre dans le local du responsable et s’installe derrière un petit bureau encombré d’imprimés, formulaires et autres paperasses, friandises préférées des fonctionnaires.
Le chef des nuiteux, après lui avoir remis le "cahier d’incidents", s’excuse de devoir l’abandonner un instant. Une charmante antillaise à l’accent prononcé, subissant les injures et l’haleine avinée d’un excité, a besoin de l’assistance énergique et déterminante de son chef.
Mireille Bouccrémier compulse des documents accompagnés de commentaires succincts, tantôt stricts, tantôt humoristiques.
Puisqu’elle recherche une affaire récente, elle débute sa consultation par la fin.
Logique, non ? La preuve : elle décèle rapidement la trace du passage mouvementé d’Ayalé.
Mue par une curiosité atavique et une opiniâtreté héréditaire (on est flic de mère en fille dans sa famille), elle parcourt des tranches de vie

sordides.

La galère quotidienne des forçats de la misère vogue au fil des pages, au gré des flots tumultueux de l'alcool et de la drogue.
(*J'ai détaché cette phrase du reste du texte parce que je l'aime bien. Elle n'apporte rien à la compréhension de l'histoire, comme beaucoup d'autres, d'ailleurs ! Mais, ne décrire que l'essentiel s'appelle un résumé ; ou un "pitch" pour causer comme à la télé.)*

Tristesse !
Bingo ! Un nom apparaît : Pierre Duval !
Rebingo ! La photo dudit – même photocopiée – lui permet de reconnaître l'individu qui, naguère, lui fit un doigt d'honneur après l'avoir bousculée.

8 Une Boutanche mal embouchée

Lundi 7 juin 22 h 12.
L'accès aux bureaux de poste n'étant pas réservé à une élite – loin de là – une clocharde fidèle à l'imagerie populaire se présente à un guichet en vociférant.

- J'ai encore hérité d'un spécimen hors norme ! s'exclame le guichetier vers lequel se dirigeMirella Boutanche, marginale désabusée. « La société, je l'encorne (elle emploie un autre mot), aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain. » se plaît-elle à ressasser. Bien qu'ignorant ce qu'est un alexandrin, elle cite celui-ci à l'envi. Le postier qui possède

quelques rudiments de lettres essaie d'initier la miss poubelle hirsute.

- Je vois que vous avez lu *Les Pipeaux* de Rosemonde Gérard, la complimente-t-il, hypocrite.

- Qu'est-c'tu racontes comme bobard ? bavoche la clocharde. Ferme ta g... et file moi du pognon !

Malgré l'aspect répugnant, les hardes crasseuses et l'épouvantable odeur dégagée par le personnage, le guichetier note un détail : les dents ! Pas une des ratiches de la clodo ne semble manquer à l'appel.
Bastien Toibien le remarque sans étonnement. Il est bien placé pour savoir que certaines personnes possèdent une denture à l'épreuve du temps. Son père, ce héros etc., l'a conservée intacte sa vie durant. 83 ans sans la moindre carie à se mettre sous la dent ! Jamais aucun dentiste ne le vit franchir le seuil de son cabinet.
Pour l'heure, surpris par le comportement ostensiblement injurieux de la poivrote, il tente de la raisonner.

- Je vous en prie, restez polie et, vous verrez, tout se passera bien.

- Mais tu commences à me faire ch..., p'tit trou du c ...!

Toibien, outré par cette attitude insensée, quitte le guichet sous le regard de son chef d'équipe qui, immédiatement, tente à son tour, de calmer les ardeurs belliqueuses de l'ivrognesse.
En vain !
Après avoir recueilli les coordonnées de la trublionne, le responsable du service des Constants la fait gentiment, galamment, mais fermement évacuer du bureau par l'agent de surveillance.
Fin de l'incident !
La Boutanche demeure quelques instants sous le péristyle en maugréant, pestant contre ses compagnons d'infortune qui se sont bien gardés d'intercéder en sa faveur. Puis, sans doute lassée de ne plus attirer l'attention des quidams, elle semble prendre la décision de quitter les lieux en titubant, sous le regard vigilant du vigile. Une patrouille de police en vadrouille, attirée par ses zigzags, met un terme à l'errance de la pauvre hère. Le chef du détachement se tourne vers le déchet humain:

- Comment fais-tu pour dégager une telle pestilence ?
- J'utilise régulièrement « Sirop de Pet de chez Foireux ».
- Te fous pas de moi et réponds !
- Mon p'tit vieux, y a pas de remède miracle : reste une semaine sans t' laver et sans t' changer, et tu verras l' résultat.
- T'as un toit ?

- Ouais ! Tout étoilé ! Tes questions à la noix m' donnent soif.

La pocharde, passant aux actes, s'octroie une boisson douteuse. D’habitude, les clodos se poivrent au gros rouge; certains, plus raffinés, s’essaient au rosé ou au blanc. Tel ne semble pas être le cas de la passagère. Le sous-brigadier, intrigué, s’enquiert de la nature du breuvage ingurgité par son hôte.

- C’est quoi, ce liquide bizarroïde ?

Là, Mirella marque un temps d’arrêt. Elle aurait du tâter du bon gros rouge qui tache, en bouteille plastique. Lorsque le flic va s’apercevoir de la nature du contenu, il ne manquera pas de marquer sa surprise. C’est le cas !

- Non mais, j’hallucine ! Eh, les gars ! Vous savez ce qu’elle boit, cézigue ?
- Non, chef ! s’écrient en chœur les deux interpellés.
- Du whiky-coca !

Il se retourne derechef vers la clocharde.

- Toi, t’es pas claire. On va t’offrir un petit séjour dans notre résidence. D’abord tu dessoûleras, ensuite on causera.

Qui fut dit, fut fait ! Selon une des expressions dont Mémée Juju avait le secret. Notre femme fut courtoisement invitée à tester le moelleux des couchettes mises à la disposition des visiteuses et visiteurs nocturnes du poste de police. Mirella Boutanche remercia chaleureusement le sous-brigadier en le saoulant de noms d’oiseaux exotiques. La coquette cellule, bruyamment occupée par un couple de pochtrons ronfleurs, exhalait une délicate fragrance de frites pétées mêlée à des relents de bière rotée. La propre odeur (si je puis la qualifier ainsi) de la nouvelle arrivante agrémenta l’atmosphère du local qui, dès lors, répandit des effluves de fosse à purin. Boutanche dut trouver ce havre de pets à sa convenance puisqu’elle s’endormit sitôt allongée.

Madame Meussieu étend son caleçon...
Veuillez m’excuser !
Je reprends ! Madame-monsieur, les choses étant ce quelles sont, le lendemain, dès l’aube, l’irascible poivrote recouvre ses esprits, une solide gueule de bois et sa liberté.
Les jours suivants, la gent postale subit ses vociférations, ses prises de bec avec ses congénères et ses embrouillaminis pseudo philosophiques. Et, comme cela se produit de manière épisodique, nul ne la revit jamais. Du jour au lendemain ! S’il fallait s’inquiéter des disparitions, volontaires ou non des noctambules, les postiers se mueraient en enquêteurs ; ce qui n’est ni leur rôle ni leur vocation.

9 La septième cible *

(modeste hommage à Monsieur Claude Pinoteau)*

Mercredi 23 juin 18 h 07.

Les facteurs n'ont plus, depuis lulure, l'exclusivité de la distribution des journaux gratuits ou non. Tout un chacun, pourvu de jambes en bon état de marche, peut assurer cette tâche fastidieuse. Certains de ces courageux nécessiteux préfèrent s'y atteler à la fraîche avant de rejoindre leur lieu de travail, d'autres préfèrent la brunante, dans la continuité de leur journée. Les inemployés (unempolyed person) – euphémisme anglais désignant les chômeurs – n'étant pas soumis à un horaire fixe, améliorent leur Rente Mensuelle d'Indigent (RMI, devenu depuis RSA) dans le courant de la journée.

Allée Labas, à Deupa-Dissy, bourgade très exactement située au nord-ouest du sud-est de la capitale (à moins que ce ne soit le contraire), une de ces miséreuses, pousse un caddie rempli de dépliants publicitaires. Elle s'achemine tranquillement vers l'entrée du premier immeuble et, une fois à pied d'œuvre, glisse consciencieusement les imprimés dans chaque boîte aux lettres. Toutes sont scrupuleusement visitées. Sa besogne achevée, la femme range son petit chariot et poursuit son chemin vers d'autres aventures palpitantes.

En cette saison, malgré l'heure avancée de la journée, le soleil, profitant du beau temps, contemple la plus belle contrée du monde avant d'aller se coucher ; ce dont profitent sans vergogne les pays voisins. Ils ne sont pas les seuls. La femme et trois individus ont investi la proximité d'une des cages d'escalier. Un ramassis de paumés mal odorants, mal coiffés, fringués de guenilles rapiécées,

braillent et gesticulent sans, toutefois, déranger outre mesure les riverains habitués depuis peu à leur présence pacifique, quoique sonore.
Les jours suivants de rares curieux les épient, soit le front collé à la fenêtre, soit en passant devant eux. Un soir, une camionnette de livraison s'immobilise à une dizaine de mètres du groupe. Le chauffeur, apparemment égaré consulte un guide de banlieue, puis redémarre doucement, suivi du regard par un des membres du groupe. La nuit tombe. L'avenue, désormais déserte, ne procure plus d'auditoire au quintette.

- Allez les gars ! On lève le camp! décide celle qui paraît diriger la fratrie (en danger).

L'apparition, à l'autre extrémité de la rue, d'une voiture de police est, à n'en point douter le moteur essentiel de cette sage décision. Les quatre compères se dispersent, peu disposés, semble-t-il, à entamer une conversation (à bâtons rompus ?) avec les forces de l'ordre.

L'allée Labas se compose, d'un côté, d'une vingtaine d'immeubles comprenant chacun trois entrées et de l'autre, des places de stationnement bordées d'arbres. Pour une fois, les responsables de cet ensemble bâti sur une colline ont eu le bon goût de préserver une partie de la nature. Les bois, futaies et sous-bois qui entourent les réalisations humaines, apportent une touche de verdure non négligeable et même très appréciée des riverains. Le parc à bagnoles

surplombe une route "toutes directions".
Le lendemain, le 24 en fin de matinée, les quatre lascars ont repris possession de leur villégiature estivale. Les habitants du quartier ne prêtent plus attention à la présence olfactive et bruyante des compagnons de Bacchus. En revanche, un motard, apparu depuis peu, semble lui, très intéressé. Il pilote son engin au ralenti, s'immobilise, puis hèle l'un d'entre eux.

- Mirella Boutanche ?

L'intéressée, même aux aguets, réagit en se détachant légèrement du groupe. Posément, le motard brandit un pistolet de fort calibre et tire par trois fois en direction de la clocharde qui s'écroule. Ces trois copains, craignant le pire, l'entourent aussitôt. Miraculeusement, la pseudo-Boutanche, protégée par un gilet pare-balles en kevlar, est indemne. Rudement secouée, certes, mais vivante !
Le souffle coupé, elle fait signe à son escouade de poursuivre le tueur. Mais ce dernier, sûr du résultat, a remis les gaz et dévalé la colline en trombe, négligeant la rue envahie par une bande de marmots. L'avenue, peu fréquentée, permet aux gamins de la cité de s'adonner à leur loisir favori, le football. Le motard ne pouvait pas prendre le risque de bousculer un des moutards. Donc, à cause de cette entrave involontaire, les quatre hommes sont de la revue. Leur réflexe pour sauver leur cheftaine a permis au mystérieux individu casqué de fuir. Un seul a tenté de l'intercepter en dévalant la colline. En pure perte !
Pourtant, au lieu de tempêter, Mireille Boucrémier – car il s'agit bien

d'elle (mais si, mais si) – se relève prudemment, se tâte les côtes dans la région de la poitrine, constate avec soulagement l'absence de blessures et déclare à ses subordonnés, légèrement médusés :

- Un détail me chiffonne.
- Lequel, capitaine ? se hasarde à demander le plus hardi d'entre eux.
- J'en n'ai aucune idée. Mais je trouverai.
- C'est fichu pour aujourd'hui, non ? s'inquiète un autre.
- Non ! Aidez-moi à marcher ! On rentre au bercail, vous me livrerez vos observations et vos impressions. On analyse l'ensemble et, peut-être aurons-nous du positif.

10 La mine béate

Jeudi 24 juin 14 h 12.
Sur une porte constamment ouverte, ou presque, une plaque indique : Commissaire Albert Bouvalot. Il m'arrive d'occuper ce bureau durant mes heures de service.
Certains de mes confrères, imprégnés jusqu'au fondement de leur haute fonction, se protègent des importuns par des gadgets du genre interphone à fréquence bipataflogène à segment débardé qui, vous le

savez, permet de reconnaître le son d'une voix même déformée. Je ne vous ferai pas l'injure de vous en rappeler le fonctionnement tant le principe découvert par le professeur Aristide Haifix en est simple. Quand on pense qu'il suffisait d'extrapoler le bismodion de la partie convexe du segment débardé ! L'œuf de Colomb !
Le mien (de bureau) ne comporte même pas de sonnette ; en revanche, il regorge de sornettes. Mais çà, je suppose que vous l'aviez remarqué.
Marie-Louise Lamine (Louison) pénètre dans mon bureau et, juste avant qu'elle ne ferme la porte, j'ai le temps d'apercevoir quatre individus hirsutes, crasseux et drainant sur leur passage une odeur de pieds négligés, de fonds de slips souillés et d'aliments douteux ingurgités puis refoulés par les orifices mis à la disposition des êtres humains par Dame Nature qui, en voici la démonstration, ne fait pas toujours bien les choses.
Et surtout pas ce genre de phrase à rallonge.
L'un d'eux m'indique par signes son intention de venir m'entretenir. Après un court moment de scrutation, je reconnais une de mes collègues en la personne de Mireille Boucrémier. Pour l'heure, accompagnée des ses féaux, elle fonce en direction des douches.
Louison pousse délicatement la porte puis, au mépris de ce que j'affirmais quelques lignes plus haut, donne un tour de clé et ondule dans ma direction.
La nature a particulièrement gâté la jeune femme qui s'installe présentement sur mes genoux. Comme l'a si bien chanté Brassens, « tout est bon chez elle, y a rien à jeter ». Un joyau !
Après l'apéritif (la mise en bouche si vous préférez), j'attaque les entrées, à savoir la vérification en douceur de l'élasticité mammaire.

Ensuite, mes mains testent le velouté de sa peau, s’attardent sur les hanches, apprécient les rondeurs callipyges, et...
Et après avoir apprécié un doigt de cour mutine, la mâtine... m’interdit de divulguer plus avant notre relation dans ce qu'elle a de plus intime. Comprenez-moi, cher lecteur, chère lectrice, je ne peux décemment (c'est le mot) passer outre cette admonestation (salut Francis) car elle contrôle tout. Et ce, depuis le jour où elle m'a surpris, alors que je décrivais, avec force détails croustillants, un de nos ébats. La scène, mes amis...!

Tout juste parvenus sans escale au terme de notre... discussion, un grossier sans-gêne tambourine à ma lourde au mépris du plus élémentaire savoir-vivre.
Je méprise l’appel bruyant du malappris. Pas Louison ! Néanmoins, elle se rajuste tranquillement, puis me bisouille amoureusement car, vous l’avouerais-je, elle semble éprouver un tendre sentiment à mon égard. De mon côté, le croiriez-vous, elle ne me laisse pas indifférent. Notre liaison, parfois houleuse, alimente les potins mondains du SOU, mais de vous à moi, je m’en contrefous à en filer la gerbe à un derviche tourneur.

- À ce soir, mon chéri ! me lance-t-elle, avant de franchir le seuil du bureau. N’oublie pas, surtout !

Oulah ! Ça ne risque pas. D'une, il me faudrait trouver une excuse imparable, du genre me casser une jambe ou passer sous le train. Pour le moins ! Ensuite et surtout, je n’ai nulle envie de manquer ce

rendez-vous. Cette demoiselle, n’ayons peur ni des mots ni des clichés : je l'ai dans la peau ! Elle est ma moitié. Mon second moi-même ! Les débuts furent laborieux, certes ! Cependant, de ruptures en réconciliations, nous sommes parvenus à l’accord presque parfait. Pour situer le degré, il nous arrive même, durant nos moments d’abandon, d’évoquer une hypothétique union.

- Allô ? Ici la terre-à-terre, répondez septième ciel !

Enfoui douillettement au sein de mes pensées comme un nouveau-né dans les bras maternels, j’avais à peine remarqué l’arrivée de la Boucrémier croisant ma Sublime. Je la découvre assise en face de moi, m’exhortant à quitter mon nuage.
Le visage de Louison s’estompe, remplacé par celui de ma vieille potesse qui, dois-je le préciser – au risque de passer pour un mufle – prête moins à la rêverie.

- Fais excuse, Mémère, je rêvassais.

- Je l’avais remarqué, vois-tu ! Cela dit, tu devrais aérer ton nid d’amour de façon à lui donner un semblant de fraîcheur. Il subsiste des effluves bizarroïdes.

- De quoi j’ me mêle ?

- De ce qui ne me regarde pas.
- Heureux de te l’entendre dire. Cela étant, je vais ouvrir la fenêtre ; ça sent un peu le renfermé ici.
- Je n’osais te le faire remarquer.
- Fallait pas te gêner. Quel bon vent t’amène ?
- Je te répondrais volontiers : ce courant d’air, mais ce serait céder à la facilité. Or...
- Abrège !
- Je n’ai pas encore commencé.
- Je te connais, vieille pie, et je préfère anticiper.
- Je serais brève.
- Ça nous changera !
- Arrête de m’interrompre sans arrêt. On ne va jamais y arriver.
- O.K.! Je suis tout ouïe.
- Comme tu le sais, je suis chargée d’une affaire de meurtres en série. Six, précisément. Plus une tentative sur ma personne

! Mais j’y reviendrai.

- Comment pourrais-je l'ignorer ? Tu as eu mon aval.

- Je croyais que c'était ta grande copine qui...

- Caroline Moissac et toi êtes mes deux seules copines. Et vous n'êtes même pas fichues de vous supporter ! Vos atomes sont tellement crochus qu'ils s'accrochent à la moindre occase !

- Bon ! OK ! Revenons à l'enquête ! Bob est d'accord avec moi, c'est l’œuvre d’un seul individu. Entre parenthèses, j'ai reconnu la dernière victime en parcourant mon quotidien.

- Ferme-la !

- Pardon ?

- La parenthèse !

- Andouille ! Je reprends ! Je suis retournée sur le lieu où j’avais aperçu la dernière victime : le bureau de poste de la rue du Louvre ! Un entretien avec le responsable ne m’a rien appris. Néanmoins, après consultation de menues archives, j’ai acquis la certitude qu’au moins deux des trucidés ont eu maille à partir avec le même guichetier.

- Intéressant !

- N’est-ce pas ?
- Que fîtes-vous, Boucrémière ?
- J’y suis retournée incognito, Bouvaloterie ! Pour semer la zizanie au guichet du dénommé Toibien.
- C’était donc cela, ton déguisement ?
- Plutôt réussi, non ?
- Ça, je dois le reconnaître ! Plus vrai que nature ! Cheveux crasseux et pestilence compris ! Je suppose que pas un des postiers ne t’a reconnue ?
- Même pas la voix ! Remarque : c’est normal ! Déplace un sujet hors de son cadre habituel et pas un péquin sur dix ne le reconnaîtra. Je te prends mon boucher : je l’ai croisé dans la rue, et n'y aurais prêter la moindre attention s'il ne m'avait abordée. Par ailleurs …
- C’est bon ! J’ai compris.
- Ton amabilité te perdra.
- Je me ferai une raison. Ça a fonctionné ?
- Quoi donc ?

- Ta mascarade !
- Au-delà des prévisions les plus optimistes ! Figure-toi qu'il n'y a pas deux heures, un affreux mal embouché m'a tiré dessus.
- Trois pruneaux en plein thorax, je parie.
- Touché !
- T'avais mis ta petite laine ?
- Penses-tu ! J'ai un cœur de pierre. Les balles ont ricoché ! Une autre question ?
- Oh la la ! La susceptible...!
- Mes gars aussi !
- Ils sont susceptibles ?
- Ils avaient leur gilet.
- Ta conclusion ?
- C'est un bon tireur.
- À part ça ?

- J’ai chargé Frugier de dresser l’emploi du temps exhaustif de Bastien Toibien à partir du premier assassinat. Si, comme je le pressens, des trous inexpliqués parsèment son parcours, j’aurais la quasi-certitude de sa culpabilité.

- Qu’est-ce qui t’empêche de l’entendre dès aujourd’hui ?

- Un vague sentiment de malaise. Il me semble détenir à mon insu un élément vital.

- Où est le problème ?

- Je ne voudrais pas accabler un innocent.

- Comment La Fruge va-t-il opérer sans attirer l’attention de ton suspect ?

- Seul, le directeur est au courant de notre démarche. Il doit permettre à Saturnin d’enquêter discrètement et sans éveiller l’attention du personnel de la poste. Dès qu’il m’aura remis son rapport, j’aviserai.

11 L’armé nie

Mercredi 7 juillet 10 h 00.

- Asseyez-vous, monsieur Toibien ! Connaissez-vous le motif de votre convocation ?

- Non ! ... J’en suis surpris et quelque peu ... comment dirais-je... inquiet.

- Tiens ! Pour quelle raison ?

- Vous savez, lorsqu’un citoyen de base reçoit ce genre de convocation, il éprouve un réel malaise. Même s’il n’a rien à se reprocher, il ne peut réprimer un sentiment de culpabilité.

Les formalités d’usage expédiées – noms, prénoms, qualité et tout le tremblement –, elle atténue l’anxiété de son vis-à-vis en l’orientant sur l’ambiance au boulot. Toibien raconte les bonnes relations entre collègues et celles parfois houleuses avec des usagers grincheux ou querelleurs. Au moment où ils abordent les horaires, à priori biscornus, une déclaration imprévue déconcerte le postier.

- Maintenant, venons-en au fait ! Vous êtes entendu en qualité de témoin d’au moins quatre meurtres.

- Hein ? Quoi ? Non mais, ça va pas la tête ?

- Eh ! Poli, hein ? J’ai dit "témoin", pas accusé ! Vu ? La nuance vous échapperait-elle ?

- Non ! Mais on sait ce que cela signifie. Chaque fois qu’on entend ça à la radio ou à la télé, les témoins – comme vous dites – se retrouvent vite fait en cabane. Et puis d’abord, c’est quoi ces crimes ? Je vous jure sur la tête de ma mère que je n’ai jamais tué personne. Jamais, vous entendez ?

- Qui soutient le contraire ? Calmez-vous ! Et écoutez-moi... sans m’interrompre.

- Je vais essayer.

- Quatre des six personnes sont passées à votre bureau quelques jours avant d’être abattues.

- Possible, mais...

- Attendez la suite ! J’ai vérifié : toutes se sont présentées à votre guichet.

- M’enfin !

- Pour les deux autres, je n’ai aucune preuve.

- Faut pas désespérer, raille crânement l’invité devenu fataliste.

Il s’ensuit un monologue entrecoupé, de-ci de-là, d’interjections, tantôt outrées, tantôt provocatrices, d’un Bastien débordé par la situation. Non seulement les usagers ont bénéficié de ses prestations, mais l'abondance de coïncidences chagrine la policière. L’assassin possède une moto dont la description cadre avec celle de l’homme des lettres. La voix aussi ! De surcroît, toutes les victimes furent supprimées pendant les jours de repos du susnommé, ainsi qu’il est écrit dans les rapports officiels.
À chaque preuve assénée, l’infortuné postier se tasse comme une motte de terre sous des coups de pelle.

- Reconnaissez qu’avec de telles charges, vous devenez le suspect numéro un !

Charges ? Suspect ? Là, le postier se rebiffe.

- Nous y v’là ! Je m’en doutais ! Mais vous ne m’aurez pas comme ça, non mais sans blague ! D’abord et d’une, vous

vous trompez ! Et de deux, je n’avouerai jamais des meurtres que j’ai pas commis. Mais, bon sang de bois, c’est quoi vos preuves à la gomme ? Je veux un avocat.

Le pauvre bougre s’apprête à péter un plomb, lorsqu’une opportune et salvatrice réminiscence lui bondit dessus à l’improviste.

- Et d’abord, je vais vous apprendre un truc, madame la capitaine.

Toibien, à l’issue d’un séjour d’une vingtaine d’années à la Poste Aux Armées, conserve et conservera, toujours solidement ancré, le respect du grade.

- Je vous écoute !
- Ils furent tous zigouillés par des balles de revolver, n'est-ce pas ?
- Exact !
- Jamais ! Je dis bien, jamais, je n’ai manipulé ce genre d’engin. Je serais bien incapable de m’en servir et, à fortiori, de trucider quiconque avec.

- Ça, c’est vous qui le dites ! Votre passé de postier militaire tenterait à prouver le contraire.

- Oh ! Je suis bien tranquille. Je ne possède aucune arme à feu. Vous ne risquez pas d’en trouver ni sur moi, ni chez moi.

À présent décontracté, Bastien Toibien s’autorise une récréation en asticotant sa tourmenteuse.

- Vous pouvez interroger tous les armuriers de France et de Navarre. Si un seul vous produit la preuve d’achat d’un pistolet – même à bouchon – à mon nom, je vous paie un mois de vacances à Tahiti, pension comprise.

- Ah, oui ! Eh bien, préparez la monnaie.

- Je vous demande pardon ?

- Vous pouvez ! À votre avis, à quoi sert le labo de la Police ? À analyser les trajectoires des boules de pétanque ?

- Bien sûr que non !

- Alors, cessez de nous prendre pour des billes ! Sachez qu’une arme à feu laisse des traces. Même, les douilles. Conclusion, il s’agit d’un Brauninje à Percussion Multiple, capable de tirer 655 coups à la minute. Le fameux BPM 655 qui fit ses

preuves à Sarajevo.

- Une arme redoutable !

- Infaillible ... Mais comment connaissez-vous son efficacité, vous qui vous targuez d’ignorer tout ou presque des armes à feu ?

- Je n'ai pas dit que je les ignorais ; j'ai dit que jamais je n'en avais manipulées.

- Admettons ! Expliquez-moi pourquoi votre patronyme figure dans le fichier national des détenteurs d’armes de sixième catégorie !

- Impossible !

L’assurance affichée de son interlocuteur ébranle la conviction de Mireille.

- Avez-vous perdu, récemment ou non, une de vos pièces d’identité ?

- Je ne crois pas, non. À part ma carte professionnelle.

Cette information sème le trouble. Le postier et le lieutenant Frugier

respectent la méditation de la capitaine Boucrémier.
Sa torpeur passée, elle fait signe à Frugier de lui transmettre la déposition. Après l'avoir lue, elle la tend à Bastien qui la signe et la lui rend.

- Monsieur Toibien, j’ai une proposition à vous faire !

12 Moto Motus

Le même jour, 11 h 57.
Mireille réfléchit. Du moins, est-ce l'impression ressentie par le postier qui n'ose chasser l'ange qui passe. En réalité, la policière tergiverse. Malgré toutes les présomptions qui paraissent accabler Toibien, elle n'est pas tout à fait convaincue de sa culpabilité. Pour tout dire, elle est convaincue de son innocence. De ce fait, elle ne se résout pas à le placer en garde à vue, et encore moins à demander son inculpation.

- Monsieur Toibien, ce que je vais vous suggérer, n'a rien de légal. Je vous propose de rester chez vous, le temps pour moi de boucler mon enquête.

- Sous quel prétexte ?

- Vous n’êtes jamais tombé malade ?

- Très rarement !

- Votre hiérarchie n’y verra donc aucune perfidie de votre part. L’agent de service à l’accueil vous guidera jusqu’à notre infirmerie où l’on vous délivrera un certificat médical pour la durée de votre choix. Au moins trois jours !

- C’est un faux !

- Croyez-vous ? C’est ça ou je vous boucle en cellule.

- Vous n’avez pas le droit !

L’espèce de demi-sourire de la flic en raconte plus qu’une tirade sur les droits et devoirs des citoyens face à l’Autorité.

- Qui plus est, vous aurez droit à une présence policière 24 heures sur 24. Rassurez-vous, il s'agit de vous protéger, pas de vous surveiller !

Incrédule, mais fataliste, Bastien n’insiste pas.

Après le départ du postier et de son accompagnateur, Boucrémier réunit son équipe, décidée à traquer un autre gibier au long d’une

chasse qui, espère-t-elle, ne tournera pas court.

- Résumons la situation ! déclare-t-elle à son aréopage de fins limiers. D’après moi, nous trouverons l’assassin parmi les postiers de nuit.

- Ça fait du monde, jette inconsidérément un facétieux.

- Encore une réflexion de cet acabit et je te fais muter à la circulation, le menace la capitaine Boucrémier qui, lorsque les circonstances l’exigent, sait "faire péter les galons". Il est bien évident, reprend-elle, qu’il s’agit des postiers qui travaillent nuitamment au bureau de poste de la rue du Louvre.

Le ton et le regard préviennent son auditoire que le carillon de la dérision n’a pas encore sonné.

- Excusez-moi de vous demander pardon ! intervient prudemment Oscar Mélite.

- Vas-y, Mélite, je t’écoute !

- Comment êtes-vous sûre qu’il s’agit d’un postier ?

- Trop de coïncidences ! N’oubliez pas que toutes les victimes

se sont rendues, pour diverses raisons, dans ce bureau de poste.

- Toutes ?

- On ne va pas pinailler. Pour quatre d'entre elles, c'est prouvé ; mais je suis persuadée que toutes sont concernées. Voici donc mes instructions : nous allons nous rendre aux domiciles des postiers suivants.

Boucrem fournit à chacun des membres de son équipe les noms et adresses de tous les guichetiers mâles, et de tous leurs chefs, y compris Galurin. Les duos désignés se mettent immédiatement à l'ouvrage, conscients de l'importance de leur mission.
La Boucrémière, ayant apprécié les talents de Véronique Murge lors d'une autre enquête, a décidé de s'octroyer son concours. Mue par son instinct et son expérience, et parce qu'elle le connaît déjà, elle s'est réservé la visite au dénommé Valmont.

André Valmont et son épouse occupent un modeste pavillon, au numéro 51 de l'impasse Tagasse à Bois sur Toupado (45).

- Je vous attendais, déclare le propriétaire des lieux aux deux policières, plutôt surprises.

- Comment ça, vous nous attendiez ?

- Après votre visite au bureau, j’étais certain de recevoir une convocation chez vous ou de vous revoir chez moi.

- Qu’est-ce qui vous fait dire ça ?

- Quand la police commence à farfouiller dans tous les coins, on peut s’attendre à tout.

- Ravie de vous trouver en de si bonnes dispositions ! Vous ne serez donc pas surpris par la perquisition que nous allons effectuer, ma collègue et moi.

Là, Valmont en bafouille de stupeur.

- Mais… Mais enfin ! J’ai rien fait ! De... de quoi est-ce qu’on m’accuse ?

- Qui vous accuse ? Et de quoi, monsieur Valmont ?

- Est-ce que je sais, moi ? Si vous perquisitionnez, c’est que vous me soupçonnez de quelque chose, non ?

- Non ! Je mène une enquête. Je ne néglige donc aucune piste. Je vous signale qu’en ce moment, tous vos collègues sont logés à la même enseigne. Maintenant, avec ou sans votre permission, nous allons procéder.

- On ne saurait être plus aimable !

- L’état ne me rétribue pas pour cela.

L’hostilité policière incite Valmont à modérer ses répliques et à caresser ses visiteuses dans le sens du poil.

- Avec votre permission, je vais vous faire visiter mon petit domaine. Si voulez bien me suivre, mesdames ?

Cette tentative malhabile glisse comme une flatuosité dans une culotte de soie. Négligeant ostensiblement l’invitation et la présence du vil flatteur, elle se dirige vers le garage tandis que sa coéquipière furète dans le salon sous le regard interrogateur de madame Valmont qui ne saisit rien de la présence intempestive de la police. Son mari suit timidement et à distance Mireille Boucrémier qui, au premier coup d’œil, remarque dans le coin bricolage une armoire fermée à clé. Aussitôt, elle enjoint Valmont de procéder à l’ouverture du meuble.

- Faut que j’aille chercher les clés. Je reviens de suite.

- J’allais vous en prier ! hypocrise la capitaine.

En attendant le retour de son hôte, elle laisse errer son regard. Une bâche, posée sur un engin à deux roues tapi derrière une guimbarde, attire son attention. « Tiens, tiens! » songe la fureteuse, après avoir débâché la moto. Sa surprise vient du bolide qui, bizarrement, ressemble à celui de son agresseur. Calepin en pogne, elle note l'immatriculation, le numéro du châssis et le kilométrage, puis recouvre le véhicule. Elle décide de ne pas interroger son propriétaire dans l'immédiat car toute coïncidence, même troublante, mérite vérification. Valmont revenu, la policière s'empare des clés et ouvre la porte de l'armoire.

- Nom de Dieu ! ne peut-elle s'empêcher de s'exclamer. C'est quoi ce fourbi ?

Le « fourbi » en question se compose de trois fusils et de deux pistolets. Outre les munitions correspondantes, une demi-dizaine de couteaux plus ou moins effilés complètent l'arsenal. Prévenant les questions du policier, Valmont lui brandit une carte d'adhérent à un club de tir et une autorisation de détention d'armes.

- Possédez-vous d'autres armes ?

- Oui ... et non !

La réponse lapidaire surprend la capitaine. Surprise rapidement dissipée par son interlocuteur.

- Je possède un mousquet de collection et un pistolet démilitarisé.
- Quel genre, le pistolet ?
- Le genre militaire !
- Mais encore ?
- Un Brauninge !
- Tiens donc ! Un 655, je présume ?
- Effectivement ! Vous vous y connaissez ?
- Peu importe ! Les questions, c’est moi qui les pose. Si nous allions admirer cette merveille ?

Dès leur retour, la sous-brigadière Murge désigne à son supérieur un coffret posé en évidence sur la table de la salle à manger.

- Laissez-moi deviner, s’amuse son chef. Il s’agit d’un Brauninje 655.

- Et moi qui croyais vous épater. C’est raté, non ?

- Détrompez-vous ! Nous allons amener cet objet à notre laboratoire.

- Je peux savoir dans quel but ? s’inquiète son possesseur.

- Aux fins d’analyses, tout simplement !

- Mais pourquoi ? insiste l’épouse, jusqu’alors silencieuse.

- Chère madame, une des facettes d’une enquête consiste à effectuer de multiples contrôles, consent à lui expliquer Mireille Boucrémier. On examine, on dissèque, on inspecte, on compare, on observe, on teste, on vérifie...! On vérifie ! À ce sujet, je vous prie de ne pas utiliser ni nettoyer votre moto, ordonne-t-elle au mari. Mademoiselle Murge, veuillez aller prendre quelques clichés de l’engin, je vous prie.

La jeune fliquette obtempère d’autant plus volontiers qu’elle s’apprêtait à le lui proposer.
Les époux Valmont renoncent à comprendre les motivations des fliquettes, et cachent mal leur satisfaction lorsque ces dernières prennent congé.

13 Bon appétit

Lundi 12 juillet 19 h 42.

- C’est vrai, ce qu’on raconte sur Bastien ?
- Quoi donc ?
- Y paraît que les flics l’ont arrêté pour meurtre.
- Pas possible ! T’aurais cru ça, toi ? Moi, j’en reviens pas.
- Attends, c’est pas fini. T’étais pas là quand la fliquette est venue l’autre nuit ?
- Tu sais bien que non, Dugudu ! C’est toi qui me remplaçais.
- Bouge pas ! Tu vas faire sa connaissance. Elle veut nous voir tous, à tour de rôle.
- Qu’est-ce qu’elle cherche ?
- T'auras qu’à y d’mander !
- Rassurez-vous, je vous ennuierai le moins longtemps possible, intervient Boucrémier, surprenant les deux postiers. Je vous verrai à tour de rôle dès vingt heures, lors des

premières pauses. Voyez ! Un bonne fliquette ne néglige rien. Pas même les tranches horaires de votre demi-heure de détente !

Le chef d’équipe sort de son local devant lequel poireautent les duettistes.

- Vous, monsieur Valmont, je vous verrai aux alentours de vingt-deux heures, après votre repas à la cantine. D’ailleurs, si ma compagnie ne vous file pas des boutons ou des aigreurs, je me joindrai à vous. Pour ne rien vous cacher, je n’ai rien avalé depuis midi.

- Ce sera avec grand plaisir, madame, s’empresse André Valmont, plus que jamais soucieux de ne pas désobliger une représentante de l’ordre.

À l’étage supérieur, une large pièce ordinairement aménagée en salle de repos a été réquisitionnée par l'enquêtrice. La vieille renarde aurait pu convoquer les postiers au 22, rue des Orfraies, siège du SOU. Elle aurait pu. Elle a préféré leur cadre habituel, propice, selon elle, aux confidences spontanées. Seule, la présence de deux gardiens de la paix (un homme, une femme) détonne dans le décor pététesque. Présence indispensable pour interdire l'accès du local durant les auditions.

Ainsi qu’annoncé, elle interroge tour à tour la guichetière et ses deux collègues ; ces trois-là terminant leur vacation vers minuit. Ensuite, elle part se restaurer juste avant 21 heures 30, horaire de fermeture de la baraque à bouffe. Tard le soir, le consommateur occasionnel pourrait s’attendre à n’y côtoyer que des travailleurs-travailleuses venus se sustenter durant la pause syndicale.

Du tout ! Une tapée de vieux chenapans baffrent bruyamment.
Une tablée d’habitués braillards assure l’ambiance fin de banquet de la salle du restaurant. Au sein de cet échantillonnage d’énergumènes plus soucieux de paraître que d’être, la mère tranquille de la fliquerie remarque une paire de spécimens gratinés. Un retraité, la moumoute noir ébène légèrement décalée, raconte ses faits d’armes du "bon vieux temps".

- Ben moi, mon pote, en mai 68, j’étais sur les barricades, moi, p’tit gars ! T’y étais pas toi, hein ?
- Arrête de délirer, vieille ruine, j’ai 35 ans.
- C’est pas une raison.
- Ouais ! T’as raison, Pépère ! Prends tes gouttes, eh ! relique ambulante !
- P’tit con !

Morceau non choisi, pris au hasard, de balourdises maintes fois réitérées à l'attention d'un public qui se moque comme de la dernière saillie du clébard de son voisin, des états d'âme de ces pitoyables m'as-tu-vu.

Attention ! Là, c'est de l'authentique !
Un barbu se redresse. Stupeur ! Vêtu d'un débardeur et d'un short qui porte bien son nom, le gugusse déambule, les fesses presque à l'air. La plupart des dîneurs ne lui prêtent aucune attention et ne paraissent pas choqués. Des familiers, sans doute ! Installé en bout de table, un gaillard massif réussit l'exploit de grailler en marmonnant.
Un consommateur aux cheveux gras et sales, revêtu d'une sorte de tee-shirt garni d'accrocs vient d'être rappelé à l'ordre par un autre convive (normal, celui-là). Il lui demande simplement de parler moins fort.
Un suiffeux au nez pointu jette des regards furtifs en direction de la gent féminine ; un autre écluse d'un trait le contenu de son verre.

Mireille, qui apprécie les bons vins, déplore un tel comportement. Comment peut-on apprécier un breuvage, même non alcoolisé, en l'engloutissant comme la couleuvre que votre femme vous fit ingurgiter l'autre jour.
La gueuse prétendit avoir passé la soirée en compagnie de sa copine Nicole, alors qu'elle réintégrait le domicile conjugal, la culotte à la main. Après inspection de l'objet du délit, la perfide soutint très naturellement l'avoir utilisé, faute de mouchoir. Et vous, grand naïf, vous gobâtes la fable du tire-jus et de son contenu.
Mireille ne s'appesantit pas outre mesure sur les banalités d'une

populace ordinaire, dont le seul mérite consiste à amuser le profane, ou à le consterner.

Les agapes terminées, le café englouti, le duo regagne la salle de repos, toujours gardée par les deux factionnaires de police. Sur un signe de leur chef, ils se positionnent de part et d'autre de la porte, à l'intérieur.

- Monsieur Valmont, parlez-moi de Bastien Toibien !
- Professionnellement, il est irréprochable.
- Ce qui signifie ?
- Qu'en dehors du boulot, je ne le fréquente pas. Je ne peux donc me permettre le moindre avis concernant sa vie privée.
- Je ne vous en demande pas tant. Quel genre de relations entretient-il avec ses collègues ?
- Demandez-le leur !
- C'est chose faite ! Détendez-vous et répondez sereinement à la question que je vous pose à vous !
- De mon point de vue, elles sont normales. Ni bonnes, ni mauvaises.

- Ses collègues semblent l'apprécier sans, contrairement à vous, manifester de retenue.

- Je le répète : au niveau du travail, rien à redire ! Le reste me regarde.

- Autrement dit : allez vous faire voir !

- Je vous prie simplement de ne pas me mêler aux turpitudes de Toibien.

- Va bien falloir pourtant !

- Ah ?

- Vous ne m'en demandez pas la raison ?

- Bof !

- Je vois ! Rien de ce qui le touche de près ou de loin ne vous atteint. Je vais quand même vous le confier. Voyez-vous, Valmont, trop de présomptions accablent les frêles épaules de votre collègue. Or, trop c'est trop !

- Admettons ! Où voulez-vous en venir ?

- À ceci ! Trois indices vous accablent …

- M’accablent ?

- Laissez-moi parler ! Tout d’abord, les traces de poussière prélevées sur votre moto sont curieusement identiques à celles du bas du pantalon du policier qui tenta de vous arrêter.

- De m’arrêter ?

- Lorsque vous avez tenté d’assassiner Mirella Boutanche, la clocharde turbulente...

- Comment ...?

- Comment quoi, Valmont ?

- Non, rien !

La policière soupire d’aise : la question informulée, l’hésitation et la gêne évidente de son vis-à-vis deviennent autant d’éléments d’aveux. La comparaison des traces de pneus avec celles de sa moto voit se tasser le postier. Lorsqu elle lui annonce que les balles proviennent de son arme à feu, il se ratatine.

- Et enfin, le dernier indice...

- Inutile, s’affale le criminel, les sept meurtres : c'est moi !

- Six !
- Non, sept !
- Le septième, mon petit vieux, c’était moi !

La stupeur d'André Valmont ! Peu à peu, il réalise comment la flic a pu le confondre, et cette dernière peut contempler à loisir le regard du coupable : une haine teintée d’admiration !
Les deux gardiens de la paix, réquisitionnés à cet effet, entravent Valmont et le prient courtoisement de prendre place dans une voiture mise spécialement à sa disposition.
Tout ce petit monde se rend au SOU. Avant de passer sa première nuit en garde à vue, Valmont signe ses aveux sous le regard attentif de la capitaine.

14 L’arme à gauche

Mardi 13 juillet 8 h 17.
Avez-vous remarqué les heures que j'ai indiquées à chaque chapitre ? Je trouve que ça te vous a un air d'authenticité qui ne trompe pas. C'est comme dans certaines séries américaines où l'heure s'affiche au début de chaque séquence. Ce genre de renseignement ne sert strictement à rien, mais moi, ça m'amuse !

Aujourd'hui, veille du 14 juillet, est un grand jour ! C'est la première fois depuis trois lustres (1 lustre = 5 ans) que je vois la capitaine Boucrémier arriver presqu'à l'heure au boulot. Heureusement, je ne

suis pas cardiaque.

- Alors, vieille ruine ! Pépère en a eu marre de tes ronflements ?
- Je t'interdis de traiter mon digne époux de pépère !
- J'en prends bonne note, vieillerie.
- Monsieur le commissaire ! Si, au lieu de débloquer, nous en venions à la conclusion ?
- De la présente enquête ?
- Tu veux conclure quoi d'autre avec moi ?
- À part un marché, je ne vois pas !
- Butor !
- Je pourrais être ton petit-fils !
- Goujat !
- M'en fous ! Alors ! Ça vient ce rapport ? J'attends depuis ton arrivée.
- Si la mauvaise foi était sport olympique, tu serais médaillé

d'or.

- Tu es la meilleure d'entre nous. Vas-y, Fossilisante, je t'écoute.

Brève hésitation. Ma Boucrem y va d’un rictus, puis me raconte son enquête. Je ne vais pas vous imposer un récit que vous connaissez déjà. Profitez-en pour aller vous libérer la vessie ou boire un coup à ma santé.

Vous pouvez revenir, Mamy a terminé son récit.

- Qu'est-ce qui t'as permis de confondre le sieur Valmont ?

- La routine, mon cher ! La routine !

- Mais encore ?

- Dés le début, j'ai posé un postulat : les six meurtres furent commis par un seul individu. Badabuche l'a confirmé. Cependant, trop d'indices menaient à Bastien Toibien. Tu me connais ! Abondance de biens mal acquis met le feu à la goutte d'eau qui fait déborder le puits d'où sort la vérité trop belle pour être une mariée toute nue. À moins que...

- Bref ! Tu n’y croyais pas plus que ça.

- Admirable raccourci ! Il résume parfaitement le cheminement insidieux d'une réflexion analytique dont la logique eût confondu Aristote lui-même.

- Qu'est-ce que c'est que ce galimatias ? Abrège, Mémère!

- À force de m'interrompre, tu m'as fait perdre le fil.

- Que disais-tu, à propos de la mauvaise foi ? Tu en étais à douter de la culpabilité de Toidroit.

- Toibien ! Et donc, nous nous sommes attelés à une tâche ardue.

- Contrôler les faits et gestes de ses collègues.

- Et les siens ! À chacun des six assassinats, son emploi du temps concordait. Il pouvait en être l'auteur. Manque de pot pour l'ignoble Valmont, son subalterne disposait d'un alibi en béton lorsque fut commis le troisième crime.

- À savoir ?

- La nuit où Ahmed Boulad fut abattu, l'infortuné postier passait la nuit à l'hôpital Bégin de Saint Mandé.

- Un accident ?

- Non ! Il habite le quartier. C'est donc, en qualité de résidente,

que sa mère, prise de coliques néphrétiques, fut admise d'urgence au service d'urologie.

- L’amour filial, y a que ça de vrai.
- Je ne te le fais pas dire. Ainsi, ma chère vieille maman...
- On s'attendrira ailleurs et plus tard, si tu permets ! Pour le moment, deux questions : pourquoi as-tu entôlé Toired le sachant innocent, et comment as-tu confondu son chef d'équipe?
- Toibien ? Il n'est jamais allé en prison.
- QUOI ? Tu aurais pu, au moins, me tenir au courant, non ?
- C'est ce que je fais !
- Tu sais quoi ? Dorénavant, tu mèneras tes enquêtes à ta guise ! Tu m'en transmettras les comptes-rendus juste avant ton départ à la retraite.
- Faut toujours que tu dramatises !
- Reconnais quand même qu'il existe des règles...
- Toi ? Toi, tu parles de règles ? Toi qui les transgresses à qui mieux-mieux !

- OK ! Match nul ! Donc, Komifo !

- Toibien ! En accord avec son directeur, je lui ai demandé de rester à demeure. De la sorte, j'avais les coudées franches. Valmont ne m'a pas vue venir et je l'ai cueilli comme un fruit blet. Ce fut presque trop facile.

- Quel a été l'indice déterminant ?

- Valmont, tireur d'élite, fier de son artillerie, possédait un pistolet facilement identifiable. Un BPM 655 ! Prétendument démilitarisé ! Un simple contrôle au labo Badabuchien a suffi à prouver l'emploi de cette arme à vingt-et-une reprises.

- Vingt et une ?

- Ben oui ! Sept fois trois balles ! Mais, ne manqueras-tu pas de me demander …

- Oui ?

- Pour quelles raisons, l'infâme André Valmont assassina-t-il des inconnus ?

- Ah, ben oui ! Tiens ! Pourquoi ?

- Tentant d'en reporter la responsabilité sur l'un des ces collègues ?

- En plus !
- Pour deux raisons !
- La première et la deuxième !

Il supportait de moins en moins les insultes et les attitudes menaçantes de certains clients irascibles. Maintes et maintes fois confronté à des excités de toutes sortes, il a fini par disjoncter.

Boucrémier s'est amusée des anecdotes recueillies auprès des membres du personnel. Elle fut même surprise de leurs réactions parfois plus violentes à l'encontre d'usagers manifestement de mauvaise foi.
Un tel, exacerbé, en arrive à mépriser la clientèle, tel autre, "soupe au lait", rabroue et vitupère les mécontents. Elle sourit en remarquant une guichetère qui tournait en dérision un client agressif. Ce qui ne faisait qu'accentuer sa hargne. Fort heureusement, la plupart des postiers conservent leur flegme, et la majorité des clients, leur patience !

Revenons à notre mouton noir.
L'autre mobile de Valmont fut aussi prosaïque que le précédent. Téléphonant à sa femme – au portable de celle-ci – il eut la fâcheuse stupeur d'entendre les dialogues du film de Gérard Oury : "Le Corniaud". Aussitôt, il lui demanda où elle se trouvait. Sans doute

prise de court, et pas finaude, elle lui affirma promener le bébé de la voisine dans le parc municipal.
"Cocu, je suis cocu !" se lamenta-t-il. À juste titre, d'ailleurs !
La veille, il avait prêté la cassette de ce remarquable film à son "ami" Bastien. Il tenait la preuve de l'inconduite de son épouse.
Quant au "bébé" de la voisine, il est en stage d'entreprise ; le parc municipal, lui, est en construction. Vraiment pas fute-fute l'infidèle !
Cet être torturé, à l'esprit retors, imagina une vengeance sanguinaire dont firent les frais des personnes totalement étrangères à l'antagonisme Valmont - Toibien.

- Et puis enfin, conclut-elle, le détail !
- Quel détail ?
- Lorsque j'étais à la poste, je regardais Bastien Toibien en plein boulot.
- Ah, ça ! Un fonctionnaire qui bosse : il y a de quoi être traumatisé !
- Machinalement, j'avais enregistré sa façon de travailler. Par la suite, après lui avoir tendu sa déposition, j'eus la révélation de ce fameux détail qui tant me titillait.
- Je peux savoir ?
- Il signa de la main gauche !

- Et alors ?

- Et alors ? A-t-on idée de trucider ses semblables de la main droite et tenter de faire porter le chapeau à un gaucher ?

FIN

Le mardi 2 décembre 2004 à 16h48, André Valmont fut condamné à 26 ans, 4 mois et 3 jours de prison, dont 6 heures avec sursis. Actuellement, il purge sa peine à Fleury-Mérogis. Le directeur lui a trouvé une saine occupation : aide vaguemestre !

Publication certifiée par De Plume en Plume le 31-03-2014 :
http://www.de-plume-en-plume.fr/

En savoir plus sur l'auteur : Boulommier Michel (Raymond Luob)

Vous pouvez lui laisser un commentaire sur cette page : 52 rue du Louvre sur DPP